

Le Petit Théâtre Dramatique

Chapitre 1

*Entendez-vous ? Vient le théâtre dramatique,
La petite boîte à secret énigmatique !
Entendez-vous ? Son des rouages, clic, clac, clic
Car il vient, le petit théâtre dramatique.*

*Approchez-vous ! Bientôt se lèvent les rideaux
Sur récits des poupées qui vous sont un cadeau !
Approchez avant que ne tombent les rideaux
Pour oublier ces vies qui vous courbent le dos !*

*Asseyez-vous ! Ensemble, partons en voyage
Au pays des poupées et au son des rouages.
Asseyez-vous ! Prenez place pour le voyage
Du petit théâtre et de ses rouges sillages !*

*Entendez-vous ? Vient le théâtre dramatique,
Clic, clac, clic, le petit théâtre dramatique.*

Voilà la chanson qui précédait le théâtre. Si vous vous approchiez encore, curieux ou intéressé, vous entendiez son funeste accompagnement : quelques notes ponctuelles et diffuses d'une boîte à musique, le raclage des roues de bois sur les rugosités des pierres, le grincement métallique d'une machinerie fatiguée et puis, l'artisan, le conteur, le marionnettiste ; donnez-lui le nom qu'il vous plaît. Le petit théâtre dramatique... un fantôme des temps lointains. N'espérez plus entendre cette étrange symphonie qui résonna jadis dans nos obscures campagnes, car ce théâtre à roulette, ce petit théâtre dramatique, ne les arpente plus. Il est, aujourd'hui encore, au plus profond de la nuit, dévoré par les flammes, et quoi que puissent en dire quelques charlatans, sa disparition n'est pas un mystère périlleux, mais une singulière histoire, dramatique... comme le théâtre.

On entendit parler pour la première fois de l'engin – car c'était une belle machine – dans un petit village frontalier. À cette époque, c'était un village du bout du monde, si bien que les rumeurs tardaient et on voyait passer l'homme avant sa légende. On raconte que ce théâtre y fut construit par un artisan, défié dans son orgueil, de pouvoir raconter au-delà de ses campagnes délaissées la simplicité de ses passions : le bois et la scène. Il avait usé de toute l'ingéniosité de sa pauvre humanité pour ce théâtre, et l'on chuchotait alors qu'il lui avait donné jusqu'à son âme. Il avait aligné des planches, dressé la scène, déroulé les rideaux ; il avait confectionné les poupées, construit un coffre, agencé les roues. Et puis, il l'avait peint en rouge. Il l'avait nommé "le petit théâtre ambulant". Non, à cette époque encore, il n'avait rien de dramatique. Je ne la dirai pas glorieuse pour autant, car nul ne se pressait quand passait le théâtre, mais c'était une époque sereine et calme. On dit qu'il eut une femme, on dit qu'il eut un fils. Mais comme le temps fait son œuvre, bourreau impitoyable, on dit aussi qu'il mourut, ne laissant que cette bien maigre légende, et un théâtre à l'enfant. On ne sut guère en revanche ce qu'il advint de la mère. Elle serait morte, ou bien encore disparue ; d'autres prétendent qu'elle l'aurait abandonné. Mais quelle qu'en fût la vérité, désormais, l'enfant était seul et il n'eut pour compagnie que les poupées qu'avait confectionnées son père et emprisonnées dans le coffre du théâtre. L'enfant grandit dans la peine et l'abandon, traînant le théâtre qui perdait de ses couleurs comme le fardeau de sa solitude. Quand il fatiguait, que ses jeunes forces s'épuisaient, il s'arrêtait, qu'il fût perdu dans une campagne désertique ou sur une place de village, et il ouvrait le coffre, plongeant son bras entier pour en tirer une poupée. Chaque fois qu'il le faisait, il découvrait

un nouveau visage, une nouvelle horreur. Car c'était là la particularité de l'objet : le coffre, rempli de poupées entassées, semblait sans fond. Il pouvait chaque jour en tirer des poupées, et chaque jour, elles étaient différentes. Il n'y avait qu'une seule chose qui ne changeait jamais : ces poupées étaient tristes, malheureuses, le visage crispé et le sourire tordu. Elles partageaient sa peine, elles partageaient ses détresses, mais elles ne partageaient pas ses joies. Quand il pleurait, elles pleuraient, quand il souffrait, elles souffraient ; quand il souriait, elles pleuraient. Alors, serré au coeur de ne voir que ces visages d'effroi, il les rejetait dans le coffre, allumait la petite boîte à musique et reprenait sa route. Le théâtre grinçait, abandonnait là un pigment rouge de sa peinture, et l'enfant, au son des notes d'acier disparaissait au loin. Ainsi fut son enfance, ainsi fut son adolescence : l'enfant grandit seul.

Quel malheur ! Le théâtre ne servait plus ! Ce n'était plus que la croix d'un petit ange déchu ! Allaient-ils donc tous deux mourir d'oubli et d'indifférence ? Amis, que leur histoire aurait été triste ! Non, aujourd'hui encore, puisque je vous en témoigne, on s'en souvient. Il est vrai qu'il passa un temps sans que quiconque n'en entendît parler et cela aurait pu être la fin de leur histoire, mais ils réapparurent un jour, soudainement. Nul ne sait d'où, nul ne sait comment, et nul ne sait ce qu'il était advenu d'eux avant. Mais il réapparurent.

En ces temps-là, dans quelques villages de province, aux portes de l'hiver, résonnaient quelques notes. Elles étaient métalliques, faibles, et elle étaient suivies de raclement de roue de bois et d'une chanson diffuse dans la nuit. Cette étrange symphonie annonçait un théâtre sur roue, fait de bois et à la couleur rouge passée, tiré par un homme seul qui fredonnait. Il invitait ceux qui l'entendait à prendre place, attendre que le théâtre n'ouvrât ses rideaux. Quand des gens, attirés par la boîte à musique enraillée, s'était rassemblé, assis en silence, devant le théâtre, l'homme se taisait. Il passait derrière, se cachait, ouvrait le coffre, tirait quelques poupées et puis, il improvisait. Il n'improvisait jamais rien d'autre que des pièces dramatiques, des tragédies, car ses poupées étaient bien trop tristes pour qu'il en fût autrement, et c'était pourquoi il avait baptisé sa machinerie « Le Petit Théâtre Dramatique ». Quand il jouait, dans l'obscurité derrière le théâtre, il ne se sentait plus seul. Toutefois, il nourrissait l'envie de voir les visages happés de ces spectateurs, mais il ne le pouvait pas, ou alors devait-il arrêter son spectacle. Aucun artiste n'aurait jamais accepté de s'interrompre ainsi. C'en était de même pour lui. Alors il continuait encore et encore, jusqu'à ce que plus aucun bruit ne subsistât. Quand la noirceur de la nuit avait tout recouvert, que le silence du sommeil régnait, et à ce moment seulement, il baissait les bras fatigués et se montrait, désireux d'applause et d'acclamation. Mais... Les tragédies ne plaisaient guère, et il n'y avait jamais plus personne. À nouveau, et après chacune de ses représentations, il était seul avec son théâtre.

Chapitre 2

Amis, je vous ai menti. Toutes les poupées n'étaient pas laides, toutes les poupées n'étaient pas tristes. Il y en avait une, faite à part, qui n'arborait pas un visage déformé et effroyable mais des yeux rieurs et un sourire timide. Cette poupée, c'était celle de son père, réalisée à son image, et elle avait été, dans la terrible tourmente que furent les débuts de sa vie, sa seule consolation. Jamais, il n'avait osé jouer avec elle, alors qu'elle aurait pu le sauver de ses tragédies habituelles. Mais à ses yeux, c'était son dernier héritage et le travestir en une simple poupée de théâtre en aurait détruit toute valeur. Alors, il la gardait jalousement à la ceinture. Quand il se sentait seul, après que tous eussent fui son spectacle, il la prenait, plongeait ses yeux dans ses boutons, et pleurait. C'était la seule poupée qui ne pleurait pas avec lui.

*Entendez-vous ? Vient le théâtre dramatique,
La petite boîte à secret énigmatique !
Entendez-vous ? Son des rouages, clic, clac, clic
Car il vient, le petit théâtre dramatique.*

*Approchez-vous ! Bientôt se lèvent les rideaux
Sur récits des poupées qui vous sont un cadeau !
Approchez avant que ne tombent les rideaux
Pour oublier ces vies qui vous courbent le dos !*

*Asseyez-vous ! Ensemble, partons en voyage
Au pays des poupées et au son des rouages.
Asseyez-vous ! Prenez place pour le voyage
Du petit théâtre et de ses rouges sillages !*

*Entendez-vous ? Vient le théâtre dramatique,
Clic, clac, clic, le petit théâtre dramatique.*

Ce soir là, le théâtre arriva dans un village de mineurs, qui remplissaient leur poumons de suie et épuisaient leur vie dans les mines à charbon. C'était un village où il manquait d'inattendu, où les jours étaient noirs et semblables à la veille. C'était un village où il manquait un théâtre, un conteur, et une histoire pour s'évader. Il y posa pied alors que la nuit du froid hiver n'était pas encore tombée. Les adultes manquaient, à rendre leur âme fuligineuse, et il ne restait que des enfants et des personnes au grand âge. Un garçon jouait non loin avec un petit soldat de bois. Quand il vit la machinerie qui venait grincer jusqu'à ses oreilles, il se leva et vint voir le marionnettiste.

– Monsieur, dites-moi ! Monsieur, dites-moi ! Quelle est cette machine ?

– C'est un théâtre, répondit l'homme. Le soir, je l'ouvre et les poupées jouent. Elles racontent des histoires, et elles invitent tout le monde à s'y joindre.

Le garçon tendit alors son jouet.

– Monsieur, regardez ! Voyez mon petit soldat de bois. Lui aussi pourrait jouer avec vos poupées ?

– Allons, jeune enfant, répondit l'homme, il ne serait guère à sa place.

Il ouvrit son coffre, il y plongea sa main et il en tira une poupée. Elle avait des yeux effarées, et une bouche tordue par l'horreur.

– Vois mes poupées. Elles sont laides. Toutes leurs histoires sont dramatiques. Ton petit soldat n'a pas de tels sentiments, il n'y serait pas à sa place.

– Alors monsieur, si mon jouet de bois ne peut monter au théâtre, peut-être vos poupées pourraient en descendre ? Ils joueront ensemble dans la terre et non sur les planches.

– Allons, jeune enfant, répondit l'homme, vois mes poupées, elles sont laides. Elles font peur à ceux qui les voient. Nul reste, tous fuient. À toi aussi, elles feront peur.

– Oh non monsieur. À moi, elles ne font pas peur. Si vous jouez, je viendrai, et je resterai, car à moi, elles ne font pas peur.

Et le garçon s'éloigna. L'homme, qui n'avait désiré jouer ce soir, venait de se faire un public décidé. Alors, il avança encore jusqu'à la place, arrêta son théâtre et s'assit. Le jour passa, la nuit tomba, les adultes revinrent. Dans ce village, on entendit ce soir là résonner quelques notes, métalliques et diffuses d'une boîte à musique. On s'intrigua, on s'approcha et on prit place. Le jeune garçon s'installa tout devant. Quand ils furent assez nombreux, le marionnettiste passa derrière le théâtre. Il ouvrit le coffre et en sortit quatre poupées. Il en fit deux adultes et deux enfants, deux parents avec un fils et une fille. Qu'ils étaient laids, le visage déformé d'effroi ! Et puis, qu'ils semblaient tristes ! Il choisit donc un drame.

Si cette petite famille de poupées avaient un jour été heureuse, ce n'était plus leur situation : le père, alors qu'il était sorti dans la nuit d'hiver, fut surpris par la tempête. Le vent souffla, la neige le couvrit tout entier, et il mourut du froid de ce blanc silence, loin de tout regard aimant. Alors qu'ils pleuraient encore leur père, la maladie se révéla pernicieusement chez leur mère. Une autre tempête. Elle fut emportée elle aussi. Quelle tragédie cruelle avait donc fait de ces enfants les victimes ! Désormais, ils étaient livrés à eux-mêmes, et ils se devaient de subsister au mieux. Le garçon avait une passion : le théâtre. Il jouait chaque jour jusqu'à ce que ses jambes ne cédaient sous le poids. Il jouait à être quelqu'un d'autre. Il jouait un enfant riche et heureux, il jouait un enfant comblé et talentueux. Il jouait tant que son véritable rôle devenait celui de l'enfant de misère qui avait perdu ses deux parents. Malheureusement, il n'y avait pour sa sœur aucune passion semblable. Elle, elle dépérissait en silence, et quand ce silence fut trop bruyant dans son crâne, elle se jeta d'un pont pour tout faire taire. Il ne restait plus qu'un garçon seul dans un théâtre. Son jeu changea, il devint triste ; il ne jouait plus l'autre, il se jouait lui-même. Il joua devant l'indifférence de tous et se tua à l'ouvrage. Finalement, il mourut sur les planches.

Voilà quelle histoire fut racontée ce soir-là dans le petit théâtre dramatique. Quand il eut fini, qu'il se fut libéré de ce fol élan qui l'emporta dans son histoire, il se rendit compte avec effroi qu'il n'entendait plus que le bruit du silence. Alors, il ferma les rideaux et se précipita devant. Il n'y avait plus personne, pas même cette jeunesse qu'il lui avait promis qu'il le sauverai de sa solitude. Non, il n'y avait plus personne. Il tenait encore dans ses mains la poupée du garçon du théâtre. Quand il vit son sourire tordu qui courrait sur son visage, il résonna dans sa tête les rires mauvais de ces poupées effrayantes qui le condamnaient à être seul, car elles-mêmes étaient laides. C'en était trop. Il fut pris de folie. Il lui arracha ses yeux de boutons et la jeta contre une pierre. Sa tête de porcelaine se fendit et les rires s'estompèrent. Il courut derrière. Il prit le père, il prit la mère. À l'un, il arracha un bras, à l'autre une jambe et il les enfonça dans le sol. Il les piétina, puis les piétina encore. Il n'en resta que des morceaux mélangés aux pierres et couverts de poussière. Il récupéra la dernière. Elle était encore plus laide que les autres, mais elle semblait tellement plus effrayée. Tant mieux, car son cœur était rouge de colère. Il planta ses dents dans son torse de tissus et comme un chien enragé, il la déchira en deux. Puis il sépara la tête. Le corps fut jeté dans le caniveau. Il se saisit d'un bâton, l'enfonça dans le crâne de porcelaine et le planta là, où son théâtre avait joué son drame. Quand il fut calmé et qu'il réalisa avec quel carnage il venait détruire entièrement ces poupées, il souffla. Ce n'était pas bien grave, son coffre était sans fin, mais maintenant qu'il avait pris goût à une telle folie, il craignait d'ainsi punir toutes les poupées qui le décevraient à l'avenir, après chaque représentation. Comme il ne semblait plus y avoir personne dans les rues, et qu'il n'avait nulle part où loger, il reprit sa route et disparut dans cette bien sombre nuit d'hiver.

Chapitre 3

Depuis cet autre jour funeste, il n'avait osé rejouer. Là où on l'accueillait, où il prenait repos, où il se nourrissait, on l'implorait. On lui demandait de jouer : une farce, une comédie, même parfois une tragédie. Ces gens avaient besoin d'être distraits ; les temps étaient durs. On parlait de famine, on parlait de meurtre, on parlait de disparition, on parlait de guerre, on parlait de crise. Pour ces gens, ce petit théâtre, même dramatique, contait des histoires bien plus souhaitables que leur propre vie. Mais lui refusait toujours. Non, ses poupées étaient trop laides, ses poupées étaient trop tristes, et il était encore animé de colère. Il lui arrivait des soirs d'en sortir une ou deux et d'en arracher membre par membre, qu'elles ne fussent plus que des pièces détachées. Ce n'était qu'ainsi qu'elles ne semblaient plus si laides. Il faisait cela jusqu'à ce qu'il fût calmé de toute rage. Il faisait ensuite un trou dans le sol et enterrait les morceaux. Il ne voulait pas qu'on les retrouvât et qu'on essayât de les reformer, car à son tour, on n'aurait constaté avec effroi qu'elles étaient bien laides et déformées. Non, ces poupées ne méritaient que d'être rongées par les bêtes et salies de poussière. Si ces soirs morbides se multipliaient, cela n'avait aucune importance, car chaque fois qu'il plongeait sa main, il y en avait d'autres, toutes aussi tristes et toutes aussi laides. Il nourrissait en son coeur ce réel désir que le coffre se vidât un soir, alors qu'il y plongeait la main, qu'il pût enfin toucher le bois du fond de ce théâtre. Mais ce soir-là n'arriva jamais. Alors il répétait ce rituel cathartique encore et encore.

*Entendez-vous ? Vient le théâtre dramatique,
La petite boîte à secret énigmatique !
Entendez-vous ? Son des rouages, clic, clac, clic
Car il vient, le petit théâtre dramatique.*

*Approchez-vous ! Bientôt se lèvent les rideaux
Sur récits des poupées qui vous sont un cadeau !
Approchez avant que ne tombent les rideaux
Pour oublier ces vies qui vous courbent le dos !*

*Asseyez-vous ! Ensemble, partons en voyage
Au pays des poupées et au son des rouages.
Asseyez-vous ! Prenez place pour le voyage
Du petit théâtre et de ses rouges sillages !*

*Entendez-vous ? Vient le théâtre dramatique,
Clic, clac, clic, le petit théâtre dramatique.*

Il y avait un village qu'on appelait « Village du Bout du Monde », dans lequel le théâtre arriva finalement. On l'appelait ainsi, non parce que la terre s'arrêtait abruptement, mais parce qu'il était isolé de tout. C'était un pittoresque village qui n'avait aucune richesse, et ses habitants descendaient de quelques familles qui chérissaient le charme du lieu. L'isolement leur seyait bien, et ils se gardaient de tout contact avec les autres. Une dense brume, brillante en journée et sinistre sous la lumière de la lune l'entourait entièrement. Par là-bas, on appréciait dire que cette brume était le séjour des morts : quiconque y pénétrait ne pouvait revenir à la vie. Ces nues opaques cachaient en réalité une forêt aux chemins sinueux, aux arbres anciens et aux animaux funestes. Personne n'osait alors vraiment s'y aventurer par crainte de s'y perdre. On en fit donc la légende du lieu, et cette mystérieuse brume que même les saisons ne pouvaient dissiper recouvrait tout le val et fut l'objet des plus sordides histoires. Alors quand le théâtre dramatique en franchit la première mesure, il fut cerné de regards curieux car jamais rien de tel n'avait un jour été observé par ici. On tournait vers lui la tête quand une roue heurtait un caillou, quand un rouage souffrait ou que le bois raclait contre un muret. On tournait la tête et on voyait : il n'y avait qu'un homme pour le tirer péniblement. La

fatigue creusait son visage et la solitude étirait ses rides. Il marchait en silence, agoni sous des raclements et des grincements. Ce théâtre ambulant, dont on devinait un rouge sale et effacé à part sur les roues déformées, n'était guère attrayant. Il n'y avait aucune musique et l'homme se gardait de tout chant. On le vit passer et on détourna les yeux. Une petite fille blonde qui se laissa intriguer l'arrêta cependant.

– Monsieur, dites-moi ! Monsieur, dites-moi ! Où allez-vous ?

– Je disparaissais, répondit l'homme. On dit que la brume est le séjour des morts, alors j'y vais. Là-bas, et avec moi, disparaîtront le théâtre et les poupées.

La fillette vit alors la poupée accrochée à sa ceinture et la désigna.

– Mais monsieur, ces poupées sont jolies ! Laissez-moi jouer avec avant qu'elles ne disparaissent !

– Allons, jeune enfant, répondit l'homme, mes poupées sont toutes laides. Et si celles que tu désignes ne l'est pas, c'est qu'elle n'est pas une poupée.

Il ouvrit le coffre, et plongea sa main. Il en sortit une poupée. Elle avait un sourire tordu et des yeux globuleux.

– Vois ces poupées, elles sont effrayantes ! Ne joue pas avec, tu prendrais peur.

– Non monsieur, moi, je n'ai pas peur. Puisque vous souhaitez disparaître, et avant que la brume ne vous avale, jouez-donc pour moi une dernière histoire, car moi, je n'ai pas peur !

Il voulut refuser car après tout, ses poupées étaient laides. Mais cette pauvre fillette suppliait de ses yeux doux. Alors il se décida de faire un dernier spectacle. Il passa derrière le théâtre, mais il ne sortit aucune poupée. Il décrocha de sa ceinture la poupée qui s'y trouvait, celle qui ne pleurerait jamais. Il la fit monter sur la scène et demeura en silence. Et puis, finalement, il raconta.

C'était un artisan, fier et passionné, qui décida, au plus profond de son ennui, de construire un petit théâtre ambulant. Il en aligna les planches, dressa une scène, déroula des rideaux ; il construisit un coffre, agença des roues et le peignit en rouge. Mais il habitait en cet homme une détresse insondable, une peine incommensurable. Alors, quand il confectionna les poupées qui joueraient sur les planches de son théâtre, il les fit souffrantes d'une même douleur. Toutes étaient tourmentées, le visage tordu et les traits crispés, pour que quiconque les voyant fût troublé par leur expression pénible. L'homme partit sur les chemins, allumant sur ses pas une boîte à musique. Mais le temps passa et il mourut. Il laissa un héritage, maudit ou béni – je vous laisse le soin de choisir : un théâtre, des poupées dérangeantes et enfin, un fils. Il voulut sûrement que son fils poursuivît son rêve de gloire, mais ce fils n'avait plus de feu, il jouait sans cœur, contre sa solitude et ne désirait plus que disparaître.

L'histoire de soir-ci s'arrêta là, enfin le conteur s'arrêta là. Il ne savait plus ce qu'il faisait. Il jouait avec une poupée riante, pourquoi racontait-il son drame ? Alors, il fit silence et revint devant le théâtre. Mais... La petite fille blonde était partie. Une larme coula sur sa joue et une main de brume se posa sur son épaule. Il alluma à son tour une boîte à musique, et le théâtre grinça. Les roues raclèrent, les rouages couinèrent, et les notes diffuses furent absorbés par l'épais manteau de brume. L'homme y mit un pas et une roue. Il ne distinguait aucun contour derrière le voile et il savait qu'il n'en reviendra pas. Les larmes qui humidifiaient son visage bientôt se tarirent, et la colère revint ; c'était sa compagne de voyage. Alors, il y mit l'autre pas et l'autre roue. Notre histoire aussi pourrait s'arrêter là. Cependant, ne vous ai-je pas parlé d'un brasier qui consuma le théâtre ? Et bien, voilà ce qu'il advint dans la brume.

Entre les branches des arbres lugubres louvoyaient un homme et un théâtre sur roue, et avec les croassements funestes des corbeaux s'élevaient quelques notes métalliques. Cet homme, dont la rage coulait le long de ses dents, était affligé de solitude et de peine. Il marchait seul puisque ses propres poupées, laides et déformées, l'avaient condamné à n'être jamais acclamé. Et s'il marchait seul au cœur de la nuit d'hiver dans ces nuées ténébreuses – que l'on nommait Séjour des Morts – c'était parce qu'il voulait disparaître. Nul ne l'avait jamais salué, il ne manquerait à personne. C'était là une décision amère et douloureuse qui lui grignotait l'âme. Il trouva une grotte peu profonde, perdue entre un champ de pierre et d'arbres tels à des silhouettes brisées. Là, il y arrêta son théâtre. Il ouvrit le coffre et en tira une poupée. Les cheveux blonds et les yeux effarés, elle avait un sourire

tortué et tout son visage témoignait l'effroi. Elle était laide. Mais il le savait : elles étaient toutes laides. De sa ceinture, il tira un coutelas mal aiguisé. Il fit courir le fil abîmé de la lame sur la poitrine de tissu et, quand les envies lui vinrent, l'ouvrit en deux. Il en tomba de l'eau et du coton. Dégoûté de l'infâme jouet qu'il tenait en ses mains tremblantes et couvertes de cloques, il s'approcha d'un arbre non loin, dont il chassa la vision d'ombre, et suspendit la poupée, par son dos effilé, à l'écorce noirâtre. Puisque le vent menaçait de l'en décrocher, alors même qu'il la voulait telle à un autel morbide de laideur, il la transperça en son coeur. La lame du couteau, de part en part, mordit le bois et la crucifia ainsi. Quelques gouttes en coulaient toujours. La nuit, venue avec la fatigue le rattrapa et il se sentit partir. Alors, dans cette grotte mortuaire, sur laquelle tombait les silhouettes des grands arbres morts, il installa sa couche. Il serra dans ses bras, aussi fort qu'il le put, la souriante et s'endormit. Il le sut quand il ferma les yeux : le lendemain, toute son histoire prendrait fin. Comme le temps fait son oeuvre, bourreau impitoyable, le jour se leva, sans que la brume ne fût dissipée. Il régnait une ambiance mystique, et si ce n'étaient les portes du paradis, cela devait être les chemins pour y entrer. Il entendait tomber, une à une, les perles de rosée. Elles étaient régulières. Plic, ploc. Autour, il n'y avait aucun autre bruit. Plic, ploc. Les corbeaux s'étaient tus, envolés sûrement. Plic, ploc. Il rouvrit les yeux. Le sol était sec. Il se tourna vers son autel. Sur l'écorce dégoulinante, où il planta la veille une poupée laide se trouvait une petite fille, une petite fille blonde dont la jeune poitrine était ouverte d'une large entaille et le coeur percé d'un coutelas. Les branches, les feuilles, tout était sec. Plic, ploc. Au pied de l'arbre s'était formée une flaque rougeâtre, comme l'était le théâtre. Plic, ploc. Et l'homme comprit. Jamais, il n'avait été seul. L'homme était laid, et son père le fut tout autant. Épris d'une panique folle, il renversa son théâtre, il en ouvrit le coffre et en tira des poupées. Il en tira encore, puis il en tira d'autres. Enfin, il en sortit une dernière, et quand il plongea sa main, ses doigts sentirent la sensation du bois : il en avait atteint le fond. Plic, ploc. Il se précipita. Il jeta toutes les poupées dans la forêt, entre des racines et des souches, et puis, dans cette grotte reculée, il alluma un feu, un feu nouveau, qui consuma le théâtre entier. Accroché à une rouge roue, se trouvait la seule poupée qui n'eût jamais souri de tout ce spectacle.

Ainsi s'achève l'histoire du petit théâtre dramatique. Partout où il passa, on rapporta des disparitions étranges, souvent de beaucoup et que personne ne pût jamais revoir. Il y eut même, plus tardivement, quelques histoires macabres d'adultes et d'enfants démembrés, retrouvés à semi-enterrés, ou la tête décapitée juchée au sommet d'un bâton. Tous témoignaient d'étranges raclements, de rouages grinçants ou, plus troublant encore, de quelques notes diffuses. On parlait d'une chanson, sinistre autant qu'on le pouvait, qui accompagnait les sillages de cadavres que laissait le théâtre :

*Entendez-vous ? Vient le théâtre dramatique,
La petite boîte à secret énigmatique !
Entendez-vous ? Son des rouages, clic, clac, clic
Car il vient, le petit théâtre dramatique.*

*Approchez-vous ! Bientôt se lèvent les rideaux
Sur récits des poupées qui vous sont un cadeau !
Approchez avant que ne tombent les rideaux
Pour oublier ces vies qui vous courbent le dos !*

*Asseyez-vous ! Ensemble, partons en voyage
Au pays des poupées et au son des rouages.
Asseyez-vous ! Prenez place pour le voyage
Du petit théâtre et de ses rouges sillages !*

*Entendez-vous ? Vient le théâtre dramatique,
Clic, clac, clic, le petit théâtre dramatique.*

Si vous vous aventurez aujourd'hui dans une vallée couverte de brume, que les légendes appellent le Séjour des Morts, il est encore possible d'entendre, non loin d'un arbre qui fut marqué par l'atroce meurtre d'une fillette blonde, le crépitement patient des flammes dans une grotte. Si vous vous en approchez, et quelques pas suffisent, vous y verrez brûler un théâtre, un petit théâtre aux rouges roues, qui arpenta un jour les obscures campagnes aux notes d'une boîte à musique et au son des rouages.

FIN